

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50

Six mois 0.25

Un numéro .. . 10

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES

à la ligne

Première insertion, 10c

Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut qu'quelques fois n'être pas "vrai sans blague." — BONS L'ŒUV

H. BERTHELOT, Rédacteur.

GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

VŒUX ACCOMPLIS.

ROMAN CANADIEN.

(SUITE.)

Leur curiosité était excitée au dernier point, ils auraient voulu entendre ce que disaient les Diles Blondeau et le prêtre, et se demandaient les uns aux autres ce que signifiait cette cérémonie nouvelle pour eux tous. Ils n'avaient pu rien entendre, et les chuchotements cessèrent bientôt.

La dernière cérémonie avait acquis une solennité extrême, l'air d'inspiration et d'enthousiasme avec lequel Louise avait lu les lignes écrites sur la feuille de papier qu'elle tenait à la main, avait frappé tous les spectateurs et lors que sa sœur et elle répondaient à chaque question du prêtre, le son de leur voix entrecoupée, les pleurs qui s'échappaient presque de leurs yeux, le recueillement des deux militaires, et l'air d'abnégation et de soumission de Mme Blondeau, avaient fait passer dans l'âme de tous les assistants un sentiment de mélancolie religieuse, et un élan de dévotion qui les absorbèrent complètement et firent disparaître tout sentiment mondain.

Après que le prêtre se fut retiré, ils prièrent encore quelques instants, agenouillés sur les marches du chœur; puis Mme Blondeau se releva la première, et ses filles donnant le bras aux deux militaires sortirent avec elle de l'église, au milieu de la foule qui se pressait plus encore que de coutume pour les voir passer. Ils rentrèrent chez Mme Blondeau presque sans mot dire, tant le cœur était ému. Mais Virginie et Louise marchaient plus légères; elles venaient d'être déchargées d'un poids immense, et s'abandonnaient à cette espèce de gaieté qui n'indique que la satisfaction d'avoir fait un grand effort, et d'avoir accompli une résolution de dévouement. En entrant à la maison, madame Blondeau avait pressé ses filles sur son cœur, avec admiration. Victor et Léon éprouvaient un sentiment indéfinissable de reconnaissance et peut être d'orgueil; et ils avaient bien sujet d'être fiers du témoignage d'amour que venaient de leur donner leurs fiancées, et du sacrifice qu'elles s'im-

posaient pour eux. Ils ne s'y attendaient pas, et leur étonnement avait été extrême lorsque chacun à son tour ils entendirent leurs amantes lire cette feuille, ou étaient écrits des vœux qui ne s'adressaient qu'à Dieu, et au prêtre, son ministre, et à eux, qui certes, pour savoir qu'ils étaient aimés et le seraient toujours n'avaient pas besoin d'assurances aussi solennelles et de la sanction d'un vœu extraordinaire. La veille, dès qu'il fut décidé que le mariage n'aurait pas lieu le lendemain, Louise s'était abandonnée à tous les élans de son imagination romanesque. Elle avait vu la main de Dieu qui s'opposait une seconde fois à son union avec Léon, et cette idée avait en un instant acquis chez elle une telle intensité, qu'elle livra un combat à son amour; et elle l'aurait sacrifié, à ce qu'elle croyait être un ordre de la Providence. Mais cesser d'aimer son Léon; renoncer à lui pour toujours, elle ne pouvait s'y résoudre, et l'amour l'emporta; mais il fallait faire une part à Dieu, et si le ciel ne voulait pas qu'elle revît son Léon, qu'elle vécût pour lui, alors elle vivrait pour Dieu, pour Dieu seul; car quel homme en ce monde eût pu remplacer son fiancé, quel autre était digne d'elle, digne de son amour. Comme toujours elle inspira les mêmes idées à sa sœur à l'égard de Victor; leur projet fut formé en un instant, et c'était pour l'accomplir, qu'elles avaient annoncé à leurs fiancés qu'elles iraient avec eux à l'église de Bonsecours. Louise avait fait vœu de ne jamais en épouser un autre que Léon, et de se faire religieuse à l'Hotel-Dieu, si Léon était tué à la guerre ou s'il n'était pas revenu pour l'épouser, le premier décembre de la quatrième année. Virginie avait fait le même vœu qui comportait encore qu'elle se marierait le même jour, et que si l'une des deux sœurs perdait son fiancé elle prendrait le voile au même moment où l'autre célébrerait son mariage. Quelques extraordinaires que fussent ces engagements et promesses, Victor et Léon avaient été obligés de les accueillir parce qu'ils n'avaient pas été prévenus; et bien que leur amour fut flatté d'un si grand dévouement, leur cœur était trop généreux pour leur faire désirer de la part de leurs amantes un sacrifice aussi grand que celui qu'elles venaient de promettre; mais il était

trop tard pour en parler après la chose faite, et la surprise les avait empêchés même d'y penser à l'église. C'était à eux pensaient-ils, à compter sur leur étoile et à revenir avant le temps fixé, afin de se marier et de conserver à la société, des femmes dignes de l'embellir, mais qui ne voulaient point y vivre sans ceux qu'elles aimaient.

Le bateau qui attendait derrière Bonsecours emporta bientôt les deux militaires, dont la vue s'attachait à la maison de leurs amantes, qu'ils ne devaient revoir de longtemps. Partis avec monsieur de St. Luc qui commandait les Sauvages, alliés des Anglais, à la suite du Général Bourgoyne, les capitaines Mainfroy se signalèrent dans plusieurs rencontres avec les troupes américaines. Mais leur sort fut bien différent. Victor revint à Montréal peu de temps après la bataille de Saratoga, où les Anglais et les Sauvages avaient été battus complètement. Léon fut moins heureux que son frère; fait prisonnier, il fut envoyé avec d'autres militaires de l'armée Anglaise, dans l'intérieur des Etats-Unis; et depuis ce moment personne au Canada n'avait plus entendu parler de lui. Quatre longues années s'étaient écoulées; quatre années d'inquiétude et de regrets pour monsieur et madame Mainfroy qui gémissaient de la perte de leur fils, et pour Victor, qui outre la douleur que lui causait l'absence de son frère, voyait toujours fuir devant lui le jour où il épouserait Virginie.

Toutes les communications entre le Canada et les colonies Américaines étaient interrompues; et bien que le théâtre de la guerre eût été transporté plus au sud, cependant il était à peu près impossible que des lettres pussent être adressées au Canada par des officiers de ce pays que le sort des armes avait livrés aux Américains. Louise ne fut donc pas trop inquiète ni trop impatiente d'entendre parler de Léon pendant les premiers mois. Elle avait une confiance tellement illimitée dans son amour qu'il ne lui était jamais venu à la pensée qu'il pouvait l'oublier; et monsieur Mainfroy qui prenait fort gaiment l'absence de son second fils, et la regardait comme la suite d'un accident prévu de la carrière des armes, l'avait si bien pénétrée de l'idée que la fiancée ou la femme d'un mili-

taire devait s'attendre à voir souvent son mari fait prisonnier de guerre et retenu longtemps en pays étranger, qu'elle ne pensait pas même à se plaindre de l'éloignement de Léon. Du reste la guerre entre l'Angleterre et les colonies révoltées se faisait régulièrement, suivant le droit des gens, et ces échanges de prisonniers étaient assez fréquents. L'on devait s'attendre à ce que Léon reviendrait d'un jour à l'autre. Mais les mois s'écoulaient les uns après les autres, et Louise ne recevait aucune nouvelle du jeune capitaine. L'inquiétude et l'ennui s'emparèrent peu à peu de son cœur.

(A CONTINUER.)

VOYEZ si le mot Campbell est sur la bouteille et si elle est enveloppée dans du papier jaune, tel est le véritable Vin de Quinine de Campbell.

Il ne faut pas hésiter quand il s'agit de sa santé. Celui-ci seul peut être heureux qui ne craint pas les maladies; or, le Vin de Quinine de Campbell en est le plus mortel ennemi.

CEUX qui souffrent ne peuvent pas raisonnablement hésiter d'essayer le Vin de Quinine de Campbell.

Salle de Billards de St. Roch,
No. 94, RUE DUPONT
QUEBEC.
F. X. SAUVIAT, Propriétaire.

FONDS DE BANQUEROUTE,

Sacrifice immense d'un assortiment de

MARCHANDISES SECHES

\$25,000.00

Le tout vendu sans réserve.

F. X. LECAVALIER & Cie.,

Ayant eu l'avantage de faire l'acquisition du Fonds de Banqueroute de MM. Archambault et Thérien, à très bas prix, le vendront à 50 cts dans la piastre.

Cette vente a actuellement lieu dans l'ancien magasin de MM. Archambault et Thérien, et dans celui de M. F. X. Lecavalier et Cie.

289 et 293, Rue St. Laurent,

et durera jusqu'à ce que le Stock soit épuisé. Lecteurs du *Canard* profitez de cette chance extraordinaire.

F. X. LECAVALIER ET CIE.

RESTAURANT A VENDRE.

On offre en vente un RESTAURANT ayant une clientèle choisie et située dans une place centrale. Conditions des plus faciles. S'adresser au bureau du *Canard*.

LE CANARD

MONTRÉAL, 1er FÉVRIER 1879.

M. F. X. Sauviat, No. 49, rue du Pont, St. Roch, est notre agent général à Québec.

AUX BORDS DU STYX.

DIALOGUE DES MORTS.

Le "Canard" ayant palangé assez longtemps dans les mares de la province de Québec, il lui a pris fantaisie ces jours derniers d'aller faire un plongeon dans les eaux boueuses et noirâtres du Styx et de donner à ses lecteurs un rapport fidèle de tout ce qu'il verra et entendrait dans le sombre domaine de Pluton.

Ne craignez rien, lecteur timoré, nous ne vous ferons pas franchir aujourd'hui le seuil de la porte aux colonnes de diamant noir où se lit la terrible inscription :

L'ASCIATE OGNI SPERANZA.

Ici laissez toute espérance.

Non, nous franchirons seulement le premier fleuve qui fait neuf fois le tour du Tartare et nous converserons avec quelques personnages bien connus dont les ombres errent encore sur ses lugubres rives.

Le "Canard" a profité de l'occasion d'un ami qui avait pris sa feuille de route pour le Tartare, un "through ticket by the air line" sans changement de char, pour l'accompagner dans la région des ombres.

Nous vous ferons grâce des prodromes dont se sont servis Virgile et le Dante en décrivant leur descente aux enfers.

Nous ne vous broierons pas du noir pour faire un tableau épouvantable de ce que nous verrons dans notre marche avant de rencontrer nautonnier Caron.

Notre ami nous l'appellerons Vadeboncœur, arrive donc en notre compagnie sur les bords brumeux du Styx.

Le vieux Caron se tient debout sur le rivage. Il est appuyé d'une main sur sa rampe limoneuse, tandis que de l'autre il tire une grosse montre de son gousset afin de voir s'il est l'heure de la traversée.

Ouvrons ici une parenthèse pour dire que dans le royaume de Pluton les traversées du Styx se font avec beaucoup plus de régularité que celles des vapeurs de Longueuil, de St. Lambert et de Lévis. De plus l'administration ne tolère pas les "dead heads" quoiqu'il y ait par là bas une foule de ces derniers qui voudraient la faire à l'oseille au bonhomme Caron.

Le nautonnier consulta sa montre une deuxième fois. Il jeta sa rame dans la barque, essuya sa barbe et ôta son gilet. Il se tint debout quelques instants sur le siège de devant de son embarcation et, redressant sa taille voutée par l'âge, il regarda l'horizon lâchant quelques jurons énergiques contre les retardataires.



LA REVUE DU GÉNÉRAL MACKENZIE.

Le général Mackenzie avant de partir pour la campagne de février, passe ses troupes en revue.

MAC.—Diable ! mes amis, on vous a rudement battus le 17 septembre. Vous n'êtes pas bien nombreux pour aller au devant du général Johnny. (Lisant la liste de ses hommes)—Lafamme est mort, Cartwright, ditto, Laurier, blessé, Pelletier, hors de combat, Fréchotte, prisonnier, Ulysse Robillard, hors de service, Devlin, Workman, St. Jean, tous absents. Diable ! que vais-je faire avec ce peloton.

Bientôt la foule se pressa près de sa barque. Caron dut se servir de sa rame pour repousser ceux qui voulaient s'embarquer sans lui avoir payé l'obole de rigueur.

Lorsque vint le tour de Vadeboncœur celui-ci déposa dans la main calleuse du funèbre nautonnier une pièce de cuivre.

Caron examina la monnaie, son sourcil se fronça et son œil lança un éclair. La pièce était un son de Québec portant une morue en effigie.

Ça ne passe pas ici, ces sous-là, ça vient de Québec. Il me faut un bon cent. Ho ! dépêchez-vous je pars.

Vadeboncœur se fouilla et finit par trouver une bonne pièce qu'il remit au passeur revêché.

Le "Canard" n'éprouve aucune difficulté pour embarquer dans le sombre esquif. Caron sourit avec indulgence en voyant le palimpseste se mouillant les pattes au fond de la barque et prenant place sous un banc afin de ne pas gêner les voyageurs. Il murmura à la cantonade : Les membres de la presse passent toujours "free."

Quelques gamins dépenaillés s'approchèrent des passagers et leurs crièrent :

Star six o'clock, here you are !

—Witness, last edition !!

—Un cent pour le "Canard" !!!

Le nocher hargneux, lâcha un formidable torgeux et dispersa le groupe des petits tapageurs.

Pas de journaux sur ces bords ! hurla le nautonnier. Il manquerait plus que ça pour rendre le Tartare un pays inhabitable.

Pluton ne reçoit pas dans son empire qu'un journal qui ne cause pas de trouble parmi les ombres.

C'est le "Courrier du Canada." Vous le trouverez sur la file dans les restaurants. Les passagers parurent peu soucieux de lire les

journaux tant ils étaient impressionnés par le spectacle terrible qui se présentait à leurs regards.

La barque s'éloigna du rivage, fendant les ondes noires avec lenteur. On n'entendait pour tout bruit que les grincements des rames sur leurs pivots d'acier.

Vadeboncœur entendait le bruit des rames eut une distraction. Il se crut en promenade sur la Gatineau et entonna d'une voix de stentor le refrain connu

C'est la Belle Française.
Allongé-toi.

Caron ne goûta pas cette chanson et apostropha comme suit le téméraire chanteur ;

"Non de Pluton ! Jupon de Proserpine, Waterfall des Furies ! Veux-tu bien fermer la margoulette, vilain braillonneur d'enterrement, si non je l'empoigne par le chignon et te fais faire un plongeon ! Ces paroles coupèrent le sifflet à Vadeboncœur qui pour opérer une diversion aux ennuis de la traversée tira sa blague et alluma sa pipe.

Sa première bouffée esleura le nez de Caron qui lâcha ses rames et trois ou quatre jurons formidables. En même temps il intima à Vadeboncœur que la pipe n'était pas permise à bord. "Si tu veux avoir de la fumée, ajouta-t-il, tu en auras assez pour te suffoquer de l'autre côté."

Il parlait encore lorsque la barque s'échoua sur une longue batture de vase au milieu de la rivière. Nouvelles imprécations du nocher qui prit le nom de Jupiter par tous les bouts pour en faire des blasphèmes.

Vadeboncœur, qui se connaît un peu en navigation, aida le bonhomme à remettre son embarcation à flot.

La barque continua son voyage

sans encombre et bientôt les passagers purent discerner les mouvements des ombres errant sur la rive opposée.

Il régnait à bord un silence lugubre qui n'était brisé que par le bruit des rames et le clapotement de l'onde noirâtre sur la proue.

Vadeboncœur avisa un moyen pour faire sortir le nautonnier de son mutisme. Il sortit de sa poche une gourde de whisky et en offrit un verre au taciturne vieillard.

Celui-ci ne se fit pas prier et avala d'un seul trait un coup de pompiers.

La boisson eut pour effet de déridier le front de Caron qui contre son habitude devint un peu communicatif.

Le dialogue suivant commença entre le vieillard et notre ami Vadeboncœur :—

CARON.—Comment appelles-tu cette liqueur ?

VADÉBONCŒUR.—Dans mon pays, ça s'appelle du whisky ou du Molson.

CARON.—De quel pays étais-tu ? Comment t'appelais-tu de ton vivant ?

VADÉBONCŒUR.—Je m'appellais Vadeboncœur et j'ai vécu quarante ans dans la Puissance du Canada.

CARON.—La Puissance du Canada ! J'ai passé bien des plénipotentiaires et des diplomates dans ma barque et pourtant je ne les ai jamais entendus parler de cette puissance ? Où ça se trouve-t-il le Canada ?

VADÉBONCŒUR.—Ça se trouve dans le Nord de l'Amérique. Il y en a une partie qui est habitée par une grande nation qu'on appelle les canadiens-français.

CARON.—Lorsque tu sera débarqué, tu auras de difficulté à trouver un logement. Pluton administre très bien son royaume. Il assigne à chaque nationalité un district séparé dans le Tartare. Je crois pas qu'il ait encore fixé un endroit pour les compatriotes. Tu seras obligé de vagabonder pendant quelque temps. Du reste, je crois que tu trouveras parmi les ombres quelques canadiens que tu dois connaître. Je me rappelle d'avoir passé un nommé Guibord. Comme il avait été sans sépulture pendant cinq ou six ans, il a erré longtemps sur les bords du Styx avant de prendre son passage dans ma barque. C'est un de ses amis nommé Rozaire qui lui a donné une obole pour le voyage.

VADÉBONCŒUR.—Je me rappelle bien de Guibord ; j'aimerais bien à avoir une conversation avec lui.

CARON.—Cela te sera bien facile, rendu de l'autre côté. Tu rencontreras aussi Lafontaine, Pipineau, Cartier, l'Enfant Terrible, Grolot de Québec et une foule d'autres qui t'amuseront.

La barque n'était qu'à deux encablures du rivage lorsqu'elle s'embarqua de nouveau.—Vadeboncœur qui portait de grosses bottes malouines se mit à l'eau et remit l'embarcation à flot. Il conseilla au vieux nocher de faire une bonne figure au premier commissaire du havre de Montréal

qui entrerait dans sa barque, car il pourrait lui emprunter un cure-môle pour creuser un chenal de 22 pieds dans le Styx.

Le bateau toucha enfin à la sombre rive de l'Erèbe sur laquelle le plane sans cesse d'épais nuages d'une fumée nauséabonde.

Le débarquement se fit sans accident pendant que le nocher comptait la recette de la traversée. Lorsque le "Canard" secoua ses ailes en sortant de la barque, Caron lui adressa quelques mots :

Tu es le seul être vivant à qui il ait été permis d'entrer dans le royaume de la nuit. Lorsque tu retourneras sur la terre, j'ose espérer que tu ne dénonceras jamais le docteur Coderre de Montréal, les temps sont durs et la crise se fait sentir dans l'Erèbe comme sur la planète. Pluton nous a promis la protection, mais elle n'est pas encore venue. Je t'avouerai franchement que le docteur Coderre est en train de me faire amasser une petite fortune avec les cents que me donnent les picotés. Tu n'oublieras pas de remercier l'inspecteur des chemins et le bureau de santé qui me fournissent leur petit contingent à cause de l'état dans lequel ils laissent les rues de Montréal. Au revoir cher palimpseste.

Le "Canard" ayant atterri voulut prendre son essor. Il s'éleva à une hauteur d'une dizaine de pieds, mais la densité de l'atmosphère l'obligea de redescendre sur le sol humide. Il crut que le meilleur parti qu'il eut à prendre, était de suivre de près son ami Vadeboncœur. Celui-ci s'aventura près des sombres murailles de la demeure de Pluton, mais il s'arrêta tout-à-coup devant un bouledogue à trois têtes dont les aboiements sinistres réveillaient les échos du séjour des morts. C'était Cerbère, le portier de Pluton.

Pour l'apaiser et l'empêcher de se lancer sur le "Canard", Vadeboncœur lui donna un pain de "sucre du pays" qu'il avait dans sa poche. Le monstre affamé s'élança sur le sucre avec tant d'avidité qu'il avala en deux bouchées avec le papier qui l'enveloppait. Le papier étant un fragment du Journal des Trois-Rivières.

A CONTINUER.

La Cour d'Ottawa tient beaucoup à faire rire d'elle.

La dépêche suivante a été communiquée, cette semaine, à la presse :

Ottawa, le 25 janvier, 1879.

Son Excellence le Gouverneur-Général et Son Altesse Royale la Princesse Louise tiendront un lever dans la Salle du Sénat, à huit heures trente minutes (8.30 p. m.) Vendredi, le quatorze (14), et Samedi, le quinze (15) de février. Afin d'éviter l'encombrement et la fatigue pour les Dames qui se proposent d'assister au lever, les personnes dont les noms qui commencent par une des lettres d'A. à L., inclusivement, devront se présenter le premier jour; et celles dont les noms commencent par une des



LA VACHE À LAIT DE M. JOLY.

La scène est sur la ferme Gale. Le mélayeur de la Rive Nord est en train de traire sa meilleure laitière. MCGREEVY.—Égoutte-la bien. Tu sais que tu m'a promis de louer cette vache pour dix ans. Lorsque tu me la livreras il faut qu'elle ait un bon pis.

lettres de M. à Z., devront se présenter le quinze (15) de février.

Par ordre,
R. G. T. JARRETTON,
Lt.-Colonel, secrétaire militaire.
Hôtel du Gouvernement,
le vingt-cinq (25) janvier
mil-huit-cent-soixante-dix
neuf, (1879).

Le "Canard" après avoir lu ce dernier bulletin de la Cour a été ébaubi. Il a songé naturellement à tous les incidents comiques qui naîtraient de ce nouveau règlement pour les levers.

Il est bien sûr que l'on entendra dans les rues d'Ottawa des dialogues dans le genre du suivant entre deux dames :

MME CUSSON.—Bonjour, Mme Quintal, allez-vous, demain au lever de la Cour ?

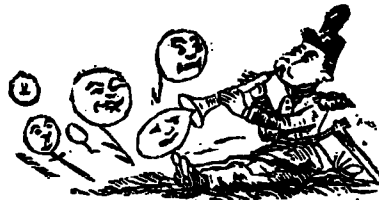
MME QUINTAL.—Vous me voyez dans la désolation. Il me sera impossible de paraître devant Son Altesse. Mon mari est obligé de partir le 15 pour Montréal. Si son nom avait commencé par une des lettres d'A jusqu'à L nous aurions pu aller à ce lever. J'ai une si belle robe pour ces grandes cérémonies.

MME CUSSON.—C'est bien malheureux. Vos amies Mme Quevillon, Mme Quesnel, Mme Quinn et Mme Quesneville vont peut-être éprouver les mêmes difficultés, elles qui tiennent tant à paraître le premier soir des levers.

MME QUINTAL.—N'y aurait-il pas moyen d'avoir des dispenses.

MME CUSSON.—C'est inutile d'y songer. Les règlements sont si sévères à la Cour. Pourtant, il y aurait un petit moyen de surmonter cette difficulté. Dites à votre mari de faire imprimer d'autres cartes de visite. Avec son qu'il fera un K, alors il épellera son nom Kintal. De cette manière vous serez admise à la Cour le vendredi au lieu du samedi.

MME QUINTAL.—C'est ce que je vais faire. Je vous remercie pour votre bonne idée.



COUACS.

Nous publions sur notre quatrième page une caricature qui sera trouvée d'actualité à Québec. Elle nous donne une idée de la grande guerre du commerce de nouveautés dans la capitale et de la victoire signalée remportée par la Maison Jacques Cartier, la maison populaire du Bon Marché.

Nos remerciements à M. Ernest Lavigne, pour l'envoi d'une chansonnette nouvelle intitulée : "Un peu de patience." En vente au No. 138, rue Notre-Dame.

Un de nos hommes publics s'est marié à Montréal il y a quelques années. Le lendemain des noces son épouse s'aperçut qu'il avait une haleine tuant les mouches à dix pas.

O mon cher ! lui dit la jeune femme—que ta bouche pue. On dirait que tu as mangé les pieds.

On nous mande d'une des paroisses du district Nord de Montréal, un accident des plus terribles arrivé à une dame de la haute aristocratie de l'endroit.

Elle se promenait en voiture avec son cocher, lorsque tout-à-coup le cheval prit le mors aux dents. La dame fut jetée hors de la voiture et ramassée sans connaissance sur le macadam.

L'accident avait eu lieu en face de la résidence du médecin du village, beau-frère de la dame. On porta la victime dans la pharmacie du docteur. Celui-ci la

voyant encore en syncope ordonna qu'on délaçât son corsé. Quel ne fut pas l'épatement du médecin lorsqu'il vit tomber du buste de sa parente un paquet composé des effets d'habillement suivants : savoir : une camisole de flanelle, une paire de chaussettes de laine, un corps en laine, deux serviettes, une taise d'oreiller un piqué et deux Nos. du "Nord." Il y avait cinq ou six témoins à la scène et l'affaire a été le lendemain, le thème de toutes les conversations dans le canton.

Une leçon de grammaire :

Le sergent instructeur du 10^e fait la leçon :

"Honoré nonobstant de la confiance du coronel que je suis chargé de l'éducation de vous autres jeunes recrues, qui sont arrivées tout dernièrement. C'est le liméro 1, le liméro 2, le liméro 3. Attention et silence dans les rangs !. Je tiendrais intimement à savoir que vous me répondissiez fermement sur ce que là jousque nous z'en étions restés dans la dernière leçon,

(Silence absolu.)

—Voyons, ne parlons pas tous consécutivement et z'à la fois. Je vas vous le dire : que nous n'en étions restés, au "sustanpif." Ecoutez la définition, qu'elle est insidieuse. Le sustanpif, il est tout c' qui touche : mon schako, il est un sustanpif ; le coronel, il est un sustanpif. Voyons voir z'à présent. Dans cette phrase : "La maison alle brûle", ousqu'il est le sustanpif ?... Toi liméro 1.

—O sargent, dans cette phrase... ouz qu'est le sustanpif... j'en ignore.

—Et toi liméro 2 ?

—Chargeant, après mûrement réfléchi, il me semble que le sustanpif... que conjointement-z-avec mon camarade, que j'en ignore-z-aussi.

—Et toi liméro 3 ?

—Sargent, avec les lumières que la nature il m'a conférées, et si mon intelligence il ne me fait pas faute, qu'il me semble que c'te phrase il est totalement dépourvue de sustanpif.

—Et comment cela ?

—Dame ! Sargent, la maison quand all' brûle, que ou ne peut quasiment-z-y toucher...

—Eh bien ! que fais-tu nonobstant ?

—Dame ! Saigent, j'prends des pincettes !

Eh bien, bruté ! dans c'te phrase : "La maison alle brûle", c'est les pincettes qu'est le sustanpif."

Mon premier est ce qu'on dit à Napoléon 1^{er} en lui montrant des compatriotes.

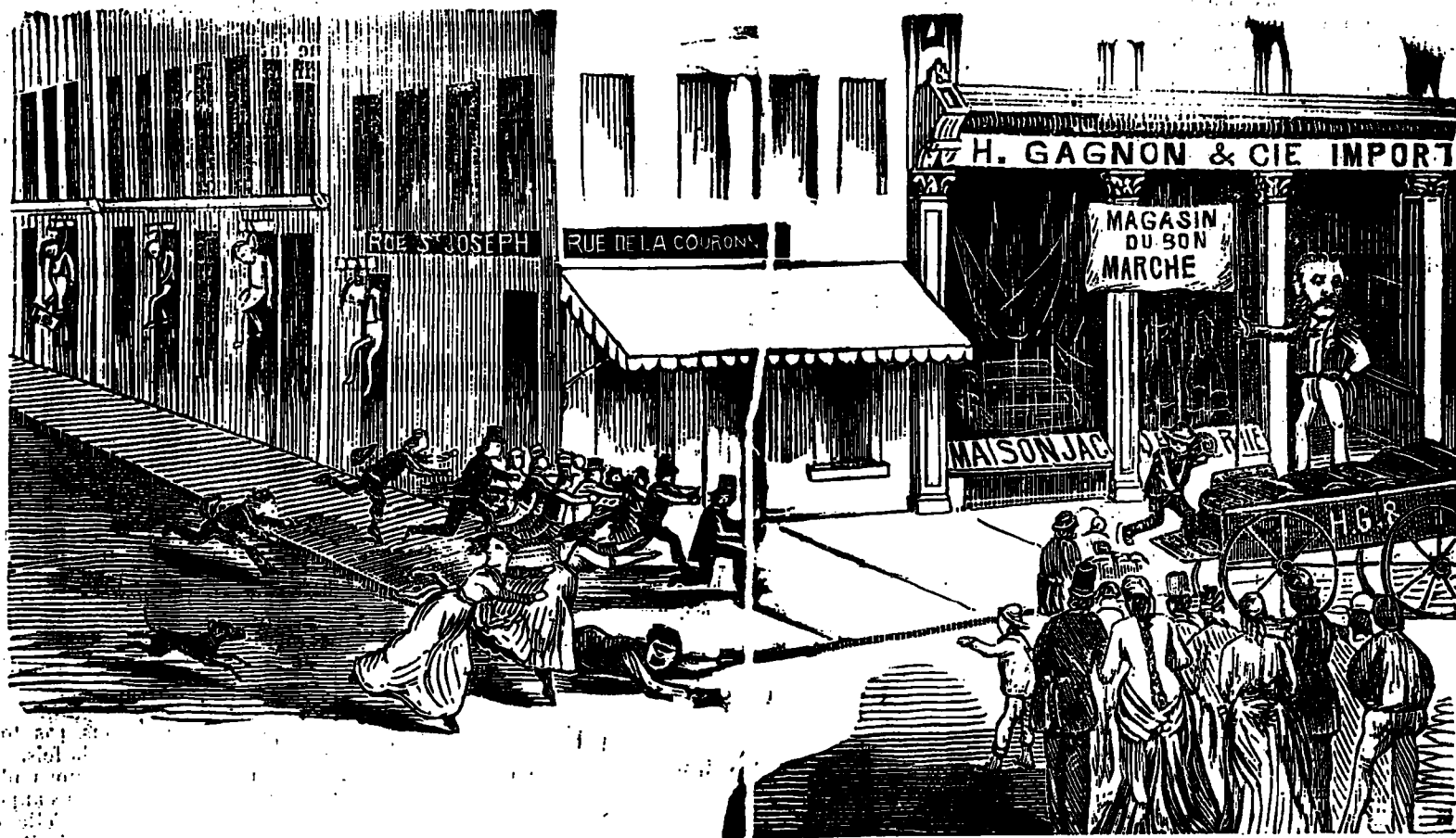
Mon second est ce que dit une mère à son enfant dans son berceau.

Et mon tout est un amer qu'on vend chez tous les pharmaciens.

—Mon premier : Sire, oh ! des Corses !

—Mon second : Dors, ange à mère !

—Mon tout : "Sirop d'écorce d'orange amère !"



DRAME EMOUVANT A QUEBEC ! TRIOMPHE de la MAISON JACQUES-CARTIER et MORT de la CONCURRENCE !!

St. Roch de Québec a été plongé dans l'émoi hier par la triste fin de plusieurs marchands de la rue St. Joseph. Il y a eu une épidémie terrible de suicides sur la rue St. Joseph. Hier matin à 8 heures tous les marchands de nouveautés de cette rue étaient pendus au dessus de la porte de leurs magasins. Le coroner arriva en toute hâte et procéda à l'enquête, qui fut tenue dans la Halle Jacques-Cartier. Chose singulière on trouva dans le portefeuille de chacun des défunts la note suivante écrite en caractères tracés avec du sang.

"Public de Québec, — N'accuse personne de ma mort. Les temps sont durs et la protection n'est pas encore arrivée pour nous. Il nous est impossible de lutter contre le BON MARCHÉ de la maison Jacques-Cartier. Gagnon avec ses bas prix a ruiné notre concurrence. Nous espérons toujours faire des affaires dans un monde meilleur."

Après l'audition des témoignages, le jury a rendu le verdict suivant: Morts par la visite du Bon Marché à la Maison Jacques-Cartier, rue de la Couronne.

Il y a eu une panique parmi les clients des défunts qui se sont élancés vers la rue de la Couronne. Leurs émotions n'ont été calmées que lorsqu'ils se sont ralliés sous l'étendard de H. Gagnon et Cie, les champions du Bon Marché.

Nous accusons réception de Vick's "Floral Guide." C'est un album de cent pages orné d'un nombre infini de gravures finies imprimées sur papier vélin. Le frontispice est un chromo artistiquement exécuté. Cet album sera précieux pour tous les horticulteurs et agriculteurs. La pépinière de M. Vicks est la plus riche et la plus populaire du monde entier. Le "Floral Guide" est une publication mensuelle que l'on peut obtenir en envoyant cinq cents en timbres à "Vick's Floral Guide" Rochester, N. Y.

Une dame portait au bal du Marquis de Lorne, au Windsor, une robe de gaze verte, affreusement décollée. Un jeune homme lui demanda ce que symbolisait sa toilette.

—La mer, répondit la dame avec un sourire.

—Oh! c'est juste, répliqua le jeune homme en s'inclinant, mais la mer à la marée basse.

Je la trouve un peu raide tout de même.

Non, vrai, un peu raide. Je sais bien que... Je ne prétends pas nier les... Je reconnais la...

Mais enfin... De quoi s'agit-il, lecteur? D'un verdict prononcé, l'autre jour par un tribunal de province. L'accusé avait tué sa belle-mère, avec qui il vivait dans la plus parfaite mésintelligence.

Il est naturellement cité en justice. Et là, moins naturellement, il est acquitté net.

On est effrayé quand on pense à toutes les idées que cela va faire germer dans le cerveau de MM. les gendres.

Car enfin, si on est, en face d'une belle mère agaçante, dans le cas de légitime défense, cela prépare une véritable Saint Barthélemy de ces pauvres femmes.

Et puis, franchement, la belle-mère est une persécutée, une méconnue.

Il faut faire la part de tous les sentiments humains.

Voilà une femme qui est placée dans cette alternative :

Si elle est bonne, c'est une douleur poignante pour elle de se séparer de la fille qu'elle a élevée et

qu'elle aime : Circonstance atténuante pour ses futures aigreurs.

Si elle est méchante, c'est le supplice de Tantale que lui inflige le mar age des deux époux. On lui rappelle sa jeunesse, en lui disant :

—N...i...!... C'est fini pour toi. On ne t'aimera plus comme ça... On ne t'embrassera plus comme ça... On ne...

C'est terrible. Circonstance encore plus atténuante que la précédente.

Oui, l'on est trop dur pour elle.

Je ne vois au jugement précité qu'un seul bon côté.

La belle-mère étant désormais passée au rang de victime, il va de venir impossible de la blaguer.

Nous allons par conséquent être délivrés des rengaines et des rabâchages qui se débitent quotidiennement sur son compte dans les nouvelles à la main de sixième catégorie.

C'est ça qui sera un soulagement !

Car, vraiment, on en abusait de ce cliché-là dans la facétie courante !

REBUS No 55.



Explication du Rebus No. 54. La chute du Niagara tombe d'une hauteur de 140 pieds. Lâche-ut-dunes-ia-gare-A tombe d'une hauteur de 140 pieds.

Les personnes dont les noms suivent nous ont fait parvenir l'explication du dernier rebus.

Hormisdas Baulne, Dame Cécile Barron, Dlle Léa Laroze, Hormisdas Courtois, A Sauriol, Jos Paquette, J B Courtois, Dlle Evelina Picard, Aimé Beauchamps, Jos Courtois, W Payette, Montréal, Chis Aubry, pianiste, Villago St Jean-Baptiste, François Amiot, St Jean, I Grignon, T. Proudhomme, St Jérôme; Jos Auger, Ottawa; G Crépeau, St Camille.